

Venu à cet endroit, il le regarda

Attendre que quelqu'un vienne

Qu'est-ce que l'attente, cette dimension inachevée de notre cœur, de notre vie, de tout ce que nous sommes et faisons, de tout ce que nous disons et pensons ? Qu'est-ce que l'attente ? Chaque année, le temps de l'Avent nous prend par la main et nous permet de repartir sur un chemin où la liturgie nous éduque à la vérité sur nous-mêmes, à la perception juste et vraie de la vie. Chaque année, comme chaque jour, l'Église nous prend par la main et nous apprend à repartir de là, de ce point qui nous semble si inconsistant parce qu'il est inachevé, parce qu'il n'est pas résolu, parce qu'il n'est pas libéré, parce qu'il n'est pas ressuscité, parce qu'il est incapable par nature de se résoudre. L'attente est le fond d'une immense capacité. L'attente est un immense vide, un immense gouffre qui nous défie à l'intérieur de nous-mêmes. Au début, nous pensons qu'elle nous défie à l'extérieur de nous-mêmes, que l'incomplétude est un problème extérieur, étranger, des autres ou de quelque chose d'autre. Nous traitons l'attente de notre cœur comme nous faisons de la politique, comme nous regardons les problèmes du monde, mais aussi les problèmes de notre lieu de travail, les problèmes de notre communauté, de notre famille, de notre couple... Il y a une incomplétude dans tout et nous blâmons les autres, nous pensons que ce sont les autres qui doivent faire quelque chose, changer, combler l'inconfort. Ou peut-être pensons-nous que c'est nous qui devons résoudre l'attente, qui devons la combler. Activisme ou plainte pessimiste, pharisaïsme ou autojustification immorale, rigueur ou laxisme, idéologies ou rêves, satisfaction de la possession ou lamentation de ne pas posséder... Tout pour tromper l'attente, la vraie nature de l'attente, ce pour quoi l'attente est là, ce pour quoi l'attente est un vide.

Quelle est la véritable nature de l'attente ? La vraie nature de l'attente est la venue d'un Autre, l'« à-venir » d'un Autre. L'attente c'est les traces des pas de Celui qui doit venir. Nous n'attendons pas quelque chose, mais toujours quelqu'un. Bien sûr, nous attendons aussi des choses ou la réalisation de certains faits, mais c'est comme si l'attente des choses avait une mesure, était circonscrite par des conditions, des calculs. Lorsque j'attends quelque chose, je définis d'abord sa mesure, le délai dans lequel elle doit venir, etc. Lorsque nous attendons l'autre, lorsque nous l'attendons en tant qu'autre, en tant que personne, et non en tant que moyen de transmettre une chose, un service, l'attente de l'autre n'a pas de mesure, pas de définition préalable : elle a une nature infinie.

Nous réduisons souvent tous les désirs de notre cœur à une multiplicité d'attentes calculées. Il s'agit plus de revendications que d'attentes. La revendication, la prétention, est une attente dont la satisfaction est calculée ; on impose une mesure sur sa satisfaction. La revendication n'est pas une espérance : c'est le calcul des intérêts, comme pour les comptes bancaires. Un intérêt que l'on souhaite certes le plus haut possible, mais dont, néanmoins, on se satisfait. Tant qu'il y a du profit. On ne prétend

jamais à l'infini. L'infini, on l'attend, on ne le prétend pas, on ne le revendique pas. La revendication est une position qui mortifie notre humanité, qui mortifie notre cœur. Le cœur est fait pour désirer l'infini, et non pour exiger un gain calculé. « Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » (Lc 9,25). C'est le grand jugement de vérité que le Christ nous donne pour nous aider à vivre notre humanité avec vérité et plénitude.

Pour quoi vivre ?

Mais ayant accepté ce jugement, il faut se demander ce qu'il faut faire, quelle position il faut prendre, pour ne pas se perdre et se ruiner soi-même, son cœur, sa vie, tout en gagnant le monde entier. Quelle est l'alternative à cela, à ce courant qui en réalité entraîne tout-le-monde, car chacun ne vit que pour gagner le monde entier, et nous sommes attirés et souvent entraînés par ce courant comme les autres. En bref, pour quoi devons-nous vivre si nous voulons éviter de perdre et de gâcher notre vie ? Ou, en d'autres termes, quelle attente nous ouvre réellement à ce qui correspond à la soif d'infini de notre cœur, au fait que même le monde entier ne suffit pas à satisfaire notre cœur ?

Il ne me suffit pas de désirer l'infini si l'infini ne vient pas à moi, si je ne peux pas le posséder, l'embrasser.

La grande révolution religieuse et humaine du christianisme est que l'infini est venu vers nous et s'est laissé embrasser. Avec la venue du Christ, le désir du cœur que les étoiles et les merveilles de la nature éveillaient sans le satisfaire, s'est redécouvert être attente de quelqu'un, de quelqu'un qui est venu, qui est là, qui me regarde et me parle, qui m'embrasse et me prend par la main, me donnant de vivre avec Lui.

En effet, après avoir porté le jugement le plus juste sur toute l'humanité – « Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » –, Jésus poursuit en parlant d'un jugement final tout défini par sa venue, par celui qui est venu et qui vient pour sauver l'homme, pour donner un accomplissement au cœur de l'homme : « Celui qui a honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui, quand il viendra dans la gloire, la sienne, celle du Père et des saints anges. Je vous le dis en vérité : parmi ceux qui sont ici présents, certains ne connaîtront pas la mort avant d'avoir vu le règne de Dieu. » (Lc 9, 26-27)

Mondanité ou amour du monde

La venue du Christ, celle qui a déjà eu lieu il y a 2000 ans, celle qui a lieu constamment à travers le mystère de l'Église par le don de l'Esprit Saint et celle qui aura lieu à la fin des temps, la venue du Christ définit et juge tout et tous, tout le temps et chaque instant du temps. Mais l'important est que *nous* nous sentions définis par cette venue, que nous offrions l'espace de notre cœur et de notre vie à cette venue. Sinon, nous sommes comme tout le monde : emportés par le désir de gagner le monde entier et perdus, damnés par cette fascination du monde. La fascination du monde, la mondanité dont parle souvent le pape François, est comme l'abîme de notre aliénation, ce qui aliène,

étouffe, détruit notre humanité, notre cœur, l'infinie beauté d'un cœur humain fait pour Dieu, parce que fait pour Dieu.

Le Christ et l'Église aiment tellement notre humanité qu'ils nous mettent en garde contre l'aliénation du cœur que le monde fascine, comme un mirage. S'il y a une once d'amour pour nous-mêmes, qui est vrai si c'est un amour pour notre humanité, pour ce pour quoi nous sommes voulus, aimés, faits par un Dieu qui n'est qu'amour, nous devons lever les yeux vers ce Dieu qui est venu nous sauver, nous sauver surtout de cette fascination aliénante du monde. Le Christ est venu nous sauver du mensonge qui nous attire, qui nous flatte, qui nous entraîne vers l'aliénation du monde.

Soyons clairs : le Christ n'est pas venu pour condamner le monde. Le problème n'est pas le monde, mais la façon dont nous le regardons, dont nous l'évaluons. Le problème n'est pas le monde, mais le rapport de notre cœur au monde, le rapport de notre désir au monde. L'or, par exemple, est un beau métal, et l'Église l'a d'ailleurs toujours utilisé pour exprimer la gloire de Dieu. Mais si j'en fais une idole, un veau d'or alternatif à Dieu, et que je me laisse entraîner par l'or loin de Dieu, loin de la gloire de Dieu, alors oui, le monde est un piège, un enfer. Mais c'est moi qui en décide, qui consens à la fausse image du monde que le diable construit pour me damner. En un certain sens, c'est dans notre cœur que nous décidons de ce qu'il advient du monde, c'est-à-dire si le monde est une aliénation de l'homme ou, au contraire, ce que « Dieu a tant aimé qu'il a donné son Fils unique » (Jean 3,16). Mais le critère, ce qui sauve ou nie tout, n'est plus déterminé ni par moi ni par le monde lui-même, mais par la venue du Christ et donc par notre ouverture ou notre fermeture à cette venue. En effet, comme Jésus l'explique à nouveau à Nicodème : « Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (Jn 3, 17)

Se concentrer sur sa venue

En somme, lorsque nous regardons le monde, ce monde dans lequel nous vivons et envers lequel nous avons beaucoup à nous plaindre, à nous lamenter, beaucoup à condamner, en fin de compte nous ne devons pas penser avant tout au monde ou à nous-mêmes, par exemple au monde et à l'Église, mais nous devons nous concentrer uniquement et avant tout sur l'événement du Christ, sur le fait que le Fils de Dieu a été envoyé par le Père pour sauver le monde, c'est-à-dire sur le fait que le Fils de Dieu est venu, est en train de venir, est présent et atteignable. En bref : nous pouvons l'accueillir, il nous demande de l'accueillir, et de l'accueillir comme Celui qui ne condamne pas le monde mais le sauve.

Ce fait, cette réalité que la foi *de* l'Église et *dans* l'Église met sous nos yeux, en la rendant évidente dans le témoignage des saints, des martyrs, de ceux qui reçoivent le charisme de nous annoncer le Christ et toute la nouveauté de vie qui nous est donnée en Lui, cette réalité doit définir tout l'engagement moral auquel nous devons nous sentir appelés. La moralité chrétienne ne consiste pas à se regarder dans le miroir pour voir si nous sommes beaux ou laids, si nous sommes meilleurs ou pires. La morale chrétienne regarde le Christ, fixe son regard sur Lui, sur l'événement qu'Il est pour nous et pour tous, et elle en tire tout l'engagement, toute l'ascèse, toute la correction et la conversion dont nous avons besoin et que nous devons implorer. Et si l'on regarde le Christ, si l'on

regarde sa venue, si on le scrute, peut-être de loin, on voit tôt ou tard qu'il ne vient que pour sauver le monde, pour sauver les pécheurs, nous d'abord, comme l'écrit saint Paul à Timothée : « Voici une parole digne de foi, et qui mérite d'être accueillie sans réserve [on pourrait dire : que c'est un dogme infaillible] : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; et moi, je suis le premier des pécheurs. » (1 Tm 1,15). Comme pour dire : comme c'est merveilleux que le Christ soit venu sauver le monde, parce qu'alors il me sauve aussi moi, moi le premier, ou moi le dernier, peu importe : l'important est que son salut atteignant tout le monde m'atteigne. Mais si saint Paul dit cela, c'est parce que, découvrant que le Christ le sauve, lui, le « premier des pécheurs », l'évidence qu'il sauve le monde entier en est une conséquence.

Mais celui qui tend ses yeux, un peu ou beaucoup, tant bien que mal, vers le Christ, que voit-il ? Quelle expérience fait-il ? Ou en d'autres termes : comment fait-on expérience de la venue du Christ, Sauveur du monde ?

Il vint et le regarda

L'évangile de la rencontre avec Zachée est lumineux pour comprendre cela. Jésus passait par la ville de Jéricho, il faisait ainsi ces pas déterminés du grand voyage de sa venue pour sauver le monde. Zachée essaie de le voir. Mais il a de la peine, parce qu'il est petit et peu estimé par le peuple, donc personne ne s'écarte pour le laisser avancer, et il a probablement honte. Il grimpe sur le sycomore pour le voir au moins de loin. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est que ces pas, dans cette ville, sur cette route, dans cette poussière, dans cette confusion de gens, Jésus est en train de les faire pour lui, pour le chercher. Jésus le dira à la fin : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Lc 19,9-10)

Mais comment se fait-il que la venue du Christ atteigne ce petit homme sur l'arbre ? Avec un regard, le don d'un regard, la nouveauté d'un regard sur lui qu'il n'a jamais reçu, pas même de ses parents, pas même de sa femme. « Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et lui dit : "Zachée !" » (Lc 19, 5).

Récemment, une moniale m'a fait remarquer que c'était probablement la première fois qu'un adulte regardait le petit Zachée de bas en haut. Mais ce n'est certainement pas seulement son élévation sur l'arbre qui détermine cette inclinaison du regard de Jésus, car le regard de Jésus exprime toujours une estime pour l'autre, une valorisation de l'autre qui est comme s'il ne pouvait nous regarder que d'en bas. L'humilité n'est pas un abaissement spatial, mais un abaissement relationnel du cœur. Et lorsque Jésus sera le plus haut de tous, ce sera sur la Croix, où il s'abaissera totalement de sa dignité de Dieu Très Haut pour racheter le péché du monde entier.

Zachée s'est laissé regarder et appeler, c'est-à-dire déterminer et définir par le regard du Christ. Il n'écoutait plus aucun autre jugement sur lui, ce jugement de tous ceux qui ne le définissaient que comme un pécheur – « Il est entré dans la maison d'un pécheur ! » (Lc 19,7) –, s'exposant et se laissant redéfinir et réformer uniquement par l'estime du Christ.

Le psaume 138, qui est peut-être le psaume qui décrit le mieux la grandeur du regard de Dieu sur nous – « Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais ! Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ; de très loin, tu pénètres mes pensées. Que je marche ou me repose, tu le vois, tous mes chemins te sont familiers » (Ps 138, 1-3) – à un certain moment, il dit quelque chose d'extraordinaire sur l'attention de Dieu envers chacun de nous : « Encore informe, tes yeux m'ont vu » (v. 16).

Pensez au regard que Dieu porte sur l'homme ! Il nous voit avant que nous ayons une forme, il nous voit avant que nous soyons formés, comme un potier qui a devant lui un morceau d'argile informe et qui voit déjà le beau vase qu'il en fera ! Le regard de Dieu, le regard du Christ, est le seul qui puisse nous apprécier, parce que c'est le seul qui a le pouvoir de former en nous, de créer en nous la bonté, la beauté, la sainteté avec lesquelles il nous conçoit et pour lesquelles il nous donne la vie.

C'est comme lorsque, dans le prophète Isaïe, Dieu dit à Israël : « Tu es précieux à mes yeux, car tu es digne d'estime et je t'aime ! » (Is 43,4). Seul un tel regard nous forme, nous donne d'être le grand mystère que nous sommes, l'image de Dieu que nous sommes.

Zachée a compris quelque chose de fondamental, quelque chose que beaucoup de "justes" ne comprennent jamais : que devant un tel regard, il n'est pas nécessaire de se transformer, de se renouveler, de se réformer par soi-même. Face à un tel regard, on commence un nouveau chemin, on se lève et on marche, comme un paralytique guéri. Il ne se donne pas la force, mais il sait qu'il peut marcher en vertu de cette estime, de ce regard, de cette préciosité nouvelle dans la conception de nous-mêmes qui nous vient entièrement du Seigneur, entièrement de son regard fixé sur nous. On peut toujours tomber, mille fois, mais ce n'est pas le problème. On tombera toujours à cause de sa propre faiblesse, mais on sait qu'on pourra toujours se relever et continuer son chemin, parce que même si on tombe, même si on est écrasé sur le sol, on peut toujours lever les yeux vers le regard du Christ qui nous dira encore et encore, avec la même gratuité et la même miséricorde : « Tu es précieux à mes yeux, je t'estime et je t'aime ! »

J'y pensais l'autre jour, en me couchant en pensant au lendemain, aux choses à faire, aux problèmes à affronter, à certaines contrariétés que je repousse peut-être depuis longtemps sans les affronter. Je me suis dit : Mais demain matin, d'où vais-je partir, où va commencer ma journée ? Quel sera le ressort qui me mettra sur mes pieds, sur mon chemin, vers la réalité, sans peur, avec foi en Dieu ? Il m'arrive trop rarement de commencer la journée à partir du regard du Christ, en pensant que Lui, avant même de me réveiller, me regarde – oui : « Encore informe, tes yeux m'ont vu ! » –. Il me regarde et me dit avec son regard, sans avoir besoin de mots : « Tu es précieux à mes yeux, je t'estime et je t'aime ! » Quoi je prétends de plus grand, de meilleur, pour commencer ma journée avec la joie d'une espérance inébranlable !

Quel jour nouveau, quelle vie nouvelle, quelle vie dense et intense commencerait chaque jour si nous prenions conscience, encore et encore, que nous sommes précieux à ses yeux ! Il n'est plus nécessaire de revêtir des masques de dignité, de jouer les importants ou les intéressants, de cacher nos misères : son estime inconditionnelle dépasse infiniment la valeur que nous nous donnons, et surtout le mépris que nous avons souvent pour nous-mêmes, ou l'estime ou le mépris des autres. Toute la valeur de

moi est dans Ses yeux, toute ma beauté et ma dignité, toute mon unicité et mon importance sont dans la lumière de son Visage qui me regarde.

Vocation et charisme

Ce qui me frappe dans l'Évangile de la rencontre avec Zachée, c'est que Luc semble vouloir tout concentrer dans un demi-verset que j'ai cité tout à l'heure : « Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et lui dit : "Zachée !" » (Lc 19, 5).

Littéralement : « Quand il vint sur ce lieu », le même verbe que Jésus utilisera plus tard quand il dira : « Car le Fils de l'homme est *venu* chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19,10).

Tout l'événement du Christ se concentre dans cette venue à l'endroit où l'homme le désire, le cherche, sans savoir pourquoi, avec un désir intérieur indéfini, et là, le Christ lève son regard et l'appelle par son nom. Il n'y a pas de vocation qui ne soit pas concentrée dans cette dynamique très simple, mais qui est extraordinaire, impensable, impossible, parce que Celui qui vient est le Dieu qui forme et accomplit le cœur de l'homme, le Dieu qui sauve, régénère, ressuscite l'humanité perdue et cachée.

Entre parenthèses. Alors que j'écrivais ce passage, hier dans le train, un jeune homme des chemins de fer italiens est passé, distribuant des masques à ceux qui étaient montés au dernier arrêt du train. Moi, l'ayant déjà reçu, je fais un geste des mains pour lui faire comprendre que c'est bon. Il passe outre et pendant qu'il continue de distribuer des masques, je ressens comme une secousse, parce que je me rends compte que je n'ai même pas regardé ce garçon ! Et je me suis dit : tu vois toute la différence entre le Christ et toi : Lui, sans même penser au masque, n'aurait pas raté ce moment pour offrir son regard à cet homme qui passait par là. Ce service, cette circonstance, ce voyage, ce passage par cet endroit à 200 km à l'heure, il l'aurait vécu pour provoquer une rencontre, pour proposer une rencontre avec le Destin, par un simple regard, levant son regard de l'ordinateur vers son visage, vers un cœur qui certainement, comme tous les cœurs, cherche l'infini.

J'ai compris depuis longtemps que je ne suis pas Jésus-Christ. Mais alors, pourquoi cette négligence, si banale, qui m'arrive certainement mille fois par jour, pourquoi m'a-t-elle fait mal, pourquoi ne m'a-t-elle pas laissé tranquille ? Juste parce que je méditais sur cela et que je ne l'ai pas vécu ? Peut-être que c'était aussi à cause de ça. Mais j'ai compris que ce n'était pas seulement à cause de cela. J'ai compris que celui qui fait l'expérience de Zachée, de la Samaritaine, de Jean et André, de Pierre, du bon larron, de Marie-Madeleine, etc., est investi d'une vocation, d'un charisme, d'une mission qui restent attachés à lui comme identité, comme vérité et consistance ultime de soi. On ne vit plus rien qui soit consistant et accompli si on ne suit pas la trace de la venue du Christ à la rencontre de tout homme et pour son salut. Le fait que le Christ entre dans ma vie, qu'il vienne sur le lieu de mon existence, que ce soit près d'un sycomore à Jéricho ou au lycée de Lugano ou à l'université de Fribourg, et qu'il me regarde, m'ait regardé, se soit abaissé jusqu'à moi pour me donner un regard dans lequel il m'estime plus que lui-même, eh bien, c'est une expérience qui vous marque à jamais et vous marque jusqu'au plus profond de votre être. Vous n'êtes plus vous-même si ce fait, cette présence, ce regard ne vous déterminent pas plus que tout et en tout. La mission pour le chrétien n'est pas de donner

sa vie pour quelque chose d'autre que soi, car l'Autre pour lequel tu es appelé à donner ta vie est plus toi que toi-même.

Dans un certain sens, la plaisanterie que j'ai faite, à savoir que j'ai compris depuis longtemps que je ne suis pas Jésus-Christ, n'est pas correcte. Ce n'est pas vrai : nous sommes Jésus-Christ, nous sommes assumés en Lui, nous sommes Lui, à cause du baptême et à cause de la rencontre avec son regard qui a pris notre cœur pour nous donner le sien comme centre de notre vie, comme sujet de nous-mêmes plus réel que nous-mêmes. Parce que lorsque les yeux du Père nous ont vus "encore informés", comme le dit le psaume 138, ils nous ont regardés en voyant le Fils, en regardant le Fils comme la dernière Destinée de notre être, comme la dernière physionomie de notre visage, comme la dernière identité de notre identité irremplaçable.

C'est ainsi que nous devons comprendre et vivre le charisme qui nous a investis, le charisme qui a investi chaque personne. Le charisme est cette unicité de regard que Jésus, venu nous sauver et sauver le monde, nous adresse. Les personnes qui reçoivent un charisme particulier de l'Esprit, le reçoivent pour nous transmettre une luminosité particulière du regard du Christ, une luminosité, une beauté, une fascination du Christ qui nous est ensuite confiée pour qu'elle se reflète, qu'elle se reflète dans tous les plis de notre existence, dans tous les lieux où le Christ veut venir, être présent, physiquement, et ainsi sauver ce qui est perdu. Aucune rencontre avec le regard de Jésus, avec son estime et son amour, n'est réservée à une seule personne : c'est toujours une lumière qui ne peut manquer de rayonner, qui ne peut manquer d'être reflétée, de se communiquer. La tâche, cependant, n'est pas de regarder tout le monde avec des yeux hébétés, mais de vivre avec le souvenir vivant du regard du Christ sur moi, qui est comme une blessure, une blessure qui se rouvre chaque fois qu'on l'oublie pour soi-même et qu'on ne la transmet pas, même si c'est au jeune homme qui passe pour distribuer les masques dans le train.

Il n'y a aucune charité, aucune générosité, qui ne doive être allumée par cette conscience, par le souvenir du regard de Jésus sur moi, comme Il m'a rejoint à travers certaines personnes, à travers un certain charisme. Même lorsque je fais un don sur un compte d'une œuvre de charité ou pour soutenir une œuvre de l'Église, même lorsque je clique sur les touches de l'ordinateur pour faire un virement bancaire, s'il n'y a pas cette flamme en moi, ce n'est pas de la charité, ce n'est pas donner ma vie pour le Christ, ce n'est pas donner le Christ. Mais si cette flamme, ce souvenir est là, même la transaction la plus froide et la plus impersonnelle devient un rayon de son Royaume.

La décision devant son regard

Récemment, je méditais avec une communauté de moniales sur l'épisode du jeune homme riche dans l'Évangile selon Marc. Il est toujours frappant, dans cette version de l'épisode, que Jésus propose au jeune homme de tout quitter et de le suivre après lui avoir jeté un regard plein d'amour : « Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima. Il lui dit : "Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. Puis viens, suis-moi !" » (Mc 10,21)

Cet homme part tristement. Il aurait pu partir allègrement, en secouant la tête devant les exigences absurdes de ce prophète. Mais pourquoi part-il triste ? Parce que le regard

aimant de Jésus l'a blessé, lui a montré son véritable Destin, la véritable forme de sa vie, la véritable substance de son cœur. Il s'en va triste, « le visage sombre », dit l'Évangile (cf. Mc 10,22), parce que son cœur sent que sa consistance reste avec Jésus ; il sent qu'il s'en va chargé de vanités, de richesses vides, mais la substance de son identité, de son visage, est ce regard dont il se détourne.

Oui, nous pouvons choisir de ne pas être regardés avec amour par le Christ, nous pouvons choisir, comme nous l'avons lu plus haut dans l'Évangile de Luc, d'avoir honte de Jésus et qu'il ait honte de nous à la fin du monde : « Celui qui a honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui, quand il viendra dans la gloire, la sienne, celle du Père et des saints anges » (Lc 9, 26). Avoir honte signifie ne pas avoir d'estime, ne pas donner de la valeur à sa relation avec quelqu'un. Quel jugement terrible si Celui qui est venu dire à tout homme sans exception : "Tu as du prix à mes yeux, car tu es digne d'estime et je t'aime" (Is 43,4), quel jugement terrible s'il devait un jour avoir honte de nous, ne plus pouvoir avoir d'estime pour nous !

Mais ce sera le jugement final. Avant, l'estime que le Christ porte à tout homme, même au plus grand pécheur, est invincible et nous remplit d'espérance. Le regard d'amour du Christ reste sur nous jusqu'à la fin des temps, et nous pouvons toujours revenir à sa lumière, nous laisser reconquérir par cette beauté indescriptible.

Impossible pour l'homme mais toujours possible pour Dieu

Mais lorsque je méditais sur cet évangile du jeune homme riche avec ces moniales, la chose que j'ai surtout remarquée est ce qui s'est passé après le triste départ du jeune homme.

« Alors Jésus regarda autour de lui et dit à ses disciples : "Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu !" Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Jésus reprenant la parole leur dit : "Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu." De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : "Mais alors, qui peut être sauvé ?" Jésus les regarde et dit : "Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu : car tout est possible à Dieu." » (Mc 10, 23-27)

Ce qui m'a frappé, c'est que face à l'égarement des disciples qui désespéraient d'être sauvés, lorsque Jésus leur dit que c'est impossible aux hommes mais possible à Dieu, eh bien, Jésus le dit en renouvelant sur eux le regard d'amour qu'il avait offert au jeune homme riche : « Jésus les regarde et dit : "Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu : car tout est possible à Dieu." »

Je ne cesse de penser à cela, parce que cela nous révèle que ce qui rend possible l'impossible, ce qui permet à Dieu de nous sauver contre toutes nos impossibilités et nos résistances, même contre tous nos refus, eh bien, ce qui nous sauve, ce qui permet le miracle de notre conversion et de notre salut, c'est seulement de nous ouvrir, de nous exposer au regard d'amour du Christ. Il n'y a besoin de rien d'autre, cela suffit, car cela est tout, c'est comme remettre notre vie informe sous les yeux de Celui qui nous dit que

nous sommes précieux et nous rend précieux, qui nous restaure, nous façonne, nous redonne l'image et la bonne forme de nous-mêmes.

Nous comprenons alors que cette acceptation du regard d'amour du Christ, nous ne devons pas la vivre pour nous seuls : nous devons l'offrir pour le monde entier, ce monde qui ne l'a pas encore rencontré, qui n'a pas encore vu combien il est précieux aux yeux de Dieu.

Si nous nous regardons, si nous regardons notre communauté, si nous regardons le monde sans espérance, ce qui nous manque, ce n'est pas tant l'espérance, mais la lumière qui voit que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Cette lumière est le regard du Christ. C'est une lumière qui est un chemin, une porte ouverte sur l'impossible, et donc sur une espérance invincible.

Pensons à l'espérance invincible et certaine avec laquelle Marie regarde le monde dans le chant du Magnificat. Elle voit déjà le Royaume accompli, le monde libéré, l'histoire rachetée. Elle espère avec une telle certitude qu'elle parle comme si tout était déjà accompli :

« Déployant la force de son bras, il disperse les superbes.
Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles.
Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides.
Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour,
de la promesse faite à nos pères,
en faveur d'Abraham et sa descendance à jamais. » (Lc 1, 51-55)

Mais d'où vient une telle certitude de la libération du monde ? Elle vient du regard d'amour de Dieu sur elle, sur sa petitesse, sur son insignifiance de jeune fille inconnue d'un village inconnu : « Il a regardé l'humilité de sa servante » (Lc 1,48).

L'espérance, la positivité dans la vie, les épreuves, les difficultés, ne sont pas des vertus "gonflables", qu'il faut remplir d'air pour qu'elles aient un volume qui n'est qu'apparent, parce qu'à l'intérieur il n'y a que de l'air. L'espérance est une petite fille, dirait Péguy, et Marie c'était une toute jeune fille, qui se nourrit d'un regard d'amour, de miséricorde, que Dieu est venu allumer dans le monde en envoyant son Fils, en lui donnant un corps humain, un sourire humain, des yeux humains, une chair, précisément pour venir vraiment, comme vers Zachée, sur le lieu humain où le cœur de l'homme, sans le savoir, l'attend. Cette chair, aujourd'hui, c'est l'Église, notre communauté et notre compagnie appelée à garder un regard d'amour sur toute l'humanité, en regardant le Christ.

Pour nous, nourrir l'espérance n'est pas une option, une question de caractère ou d'humeur. Nourrir l'espérance, vivre l'espérance, est la lumière inséparable de la flamme de la foi que la rencontre avec le Christ allume en nous, et c'est précisément cette espérance qui est la grande charité avec laquelle nous sommes appelés à aimer le monde, ce monde qui pour nous, aujourd'hui, est toujours et seulement ce lieu où le Christ vient, regarde tout le monde et chacun avec amour et appelle tout le monde au Salut en Lui.